



Témoin de l'histoire : une photo prise par Éric Mercier montre le démantèlement de l'un des bustes géants de Saddam Hussein qui ornaient le toit du palais républicain en 2003.

Mike Elliott, 34 ans, a laissé son épouse et sa petite fille à Tel Aviv, où il était affecté, pour aller passer deux mois en Iraq au début de 2004. Selon lui, Bagdad « est un poste difficile mais, sous certains rapports, pas autant que ce que les gens peuvent penser ». Les Américains, en particulier, veillent aux petites choses qui contribuent au confort matériel, par exemple en offrant des grits, de la crème glacée et un buffet à salades lors des repas.

Les agréments spéciaux et les activités sociales aident à faire oublier pour un moment le caractère omniprésent du danger et des restrictions, affirme Elizabeth Williams. « Il peut arriver n'importe quoi, et chacun le sait. »

Dans la Zone verte, « on se sent relativement en sécurité, note Ben Rowswell. Le problème, c'est qu'on y étouffe. » Il s'en est tiré en écrivant, en restant physiquement actif et en gardant le contact avec sa famille et ses amis grâce au téléphone et au courriel. « D'une certaine façon, on a le sentiment d'être au centre du monde : vous ouvrez le journal le matin, et les manchettes concernent l'endroit où vous êtes. »

Pour l'ambassadeur Holmes, les risques qui existent à Bagdad sont bien réels. Il s'y trouvait à la fin février de l'an dernier lorsqu'une roquette est tombée sur le complexe où les diplomates canadiens travaillent et vivent, manquant l'immeuble principal de quelques mètres à peine. Heureusement, l'engin n'a pas explosé et personne n'a été blessé.

Malgré cela, l'ambassadeur estime que la situation s'améliore lentement. « Bien sûr, il reste encore énormément à faire, mais je demeure optimiste. » Les Canadiens affectés à Bagdad, poursuit-il, « sont des gens exceptionnels et dévoués, attachés à représenter leur pays avec courage. Je suis fier d'avoir travaillé avec tous ces gens-là. »

Pour les agents qui rentrent de Bagdad, le retour à la normale n'est pas toujours facile, fait remarquer Ben Rowswell, bien que plusieurs d'entre eux aient accepté d'autres affectations difficiles dans des endroits comme Kandahar, Damas ou Alger. « On a vraiment le sentiment de donner un sens à sa vie quand on est là-bas et qu'on peut voir des résultats concrets, ajoutez-t-il. »

Premières impressions

La diplomate canadienne Erin Dorgan était en poste à Bagdad de juillet à septembre 2005. Voici ses impressions telles qu'elle les a consignées quelques jours après son arrivée en Iraq.

L'atterrissage à Bagdad

L'atterrissage en vrille était abrupt et quelque peu étourdissant. Cependant, la manœuvre offrait une vue magnifique de Bagdad. Ma première impression était celle d'un univers de barbelés, de murs pare-souffle et d'hélicoptères Blackhawk faisant du rase-mottes. Nul doute : l'Iraq est bel et bien une zone de conflit.

L'aéroport

Je suis arrivée à l'aérogare civile, un endroit bondé de gardes de sécurité occidentaux armés jusqu'aux dents. Il est survenu une panne de courant pendant que nos bagages défilaient sur le tapis roulant; dans le noir, les passagers se bousculaient pour les récupérer.

Le transport en ville

Nous nous sommes rendus dans la Zone internationale à bord d'un hélicoptère britannique Puma. Le pont héliporté offrait une vue très indiscreète sur Bagdad et sur la vie de ses habitants. Nous volions si bas que nous pouvions distinguer les repas qu'ils mangeaient et les émissions télévisées qu'ils regardaient. Lorsque le vacarme des hélicoptères leur faisait lever la tête, nos regards se croisaient.

Mon boulot au palais républicain

L'ancien palais de Saddam Hussein était, comme je m'y attendais, gigantesque et somptueux avec ses plafonds hauts et ses pièces profondes, ses lustres et son marbre. Le mess où je prenais mes repas se présentait sous un aspect tout à fait insolite : des centaines de soldats fortement armés mangeant des aliments transformés dans des assiettes de plastique (aucun recyclage ici!), et ce, dans une vaste et majestueuse salle de bal. Partout, des écriteaux nous rappelaient de nettoyer nos armes avant de nous asseoir pour manger.

L'aspect social

Le statut social se fonde sur les insignes. De façon générale, plus vous en avez, plus vous êtes important. Les armes confèrent aussi de l'importance. Certains étrangers présents ont à cœur de faire de l'Iraq un meilleur endroit où vivre, et d'autres sont attirés par la prime de danger. Ceux qui s'y trouvent depuis longtemps disent d'un ton neutre avoir perdu des collègues civils.

Être affectée en Iraq a été « une expérience incomparable » pour la diplomate canadienne Erin Dorgan.

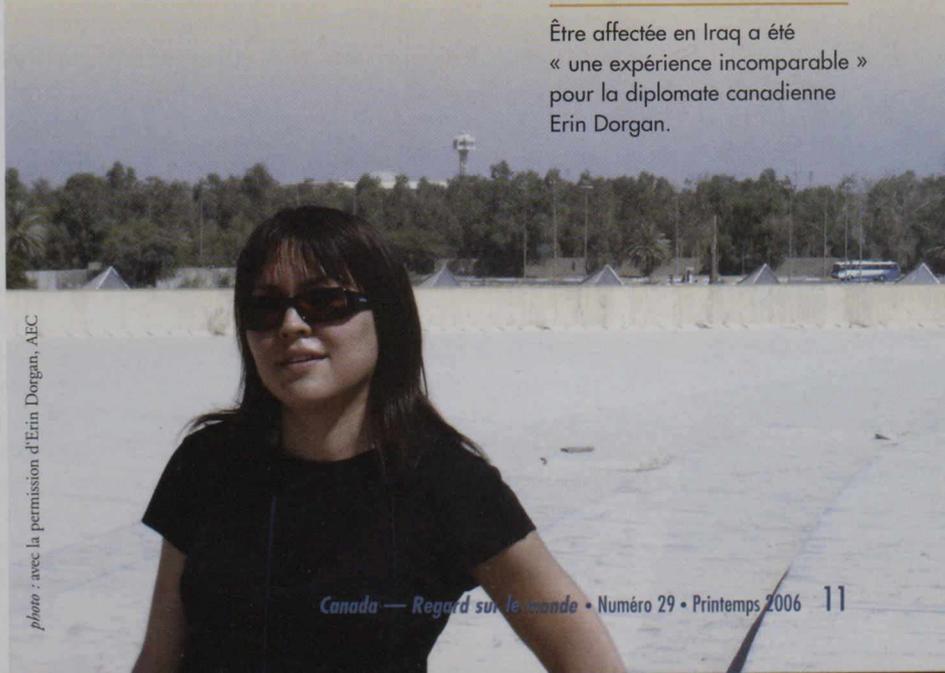


photo : avec la permission d'Erin Dorgan, AEC